

Jean Michel COLIN

Sémi ne reviendra pas



Pictorus

« Se taire est interdit, parler est impossible. »
Jorge Semprun et Elie Wiesel*

« Nul ne guérit de son enfance. »
Jean Ferrat**

* Jorge Semprun et Elie Wiesel, *Se taire est impossible*, Mille et une nuits, 1997.

** Jean Ferrat, « Nul ne guérit de son enfance », *Dans la jungle ou dans le zoo*, Temey / Sony, 1991.

Préface

Chaque biographie est une occasion inespérée d'apprendre ce que l'histoire ne nous apprendra jamais : des faits personnels ou familiaux, des événements souvent hors du commun, mais aussi une compréhension différente de l'histoire, dans ses rapports avec l'individu, voire avec la cellule familiale.

Le récit de Jean Michel Colin s'inscrit parfaitement dans ce que nous savions de la situation des Juifs dans le Lot-et-Garonne*. Il est de plus intense, dense, fluide, sa sincérité absolue est prégnante.

Ce qui frappe d'emblée dans ces chroniques d'enfance, c'est la constante présence, en arrière-plan du discours du narrateur devenu adulte, de la figure si émouvante, si présente, si bouleversante de l'enfant. L'adulte et l'enfant sont ici engagés dans un dialogue profond et permanent, bâti

* Voir notamment Marie-Juliette Vielcazat-Petitcol, *Lot-et-Garonne, terre d'exil, terre d'asile. Les réfugiés juifs pendant la Seconde Guerre mondiale*, D'Albret, 2006 ; ou encore Alexandre Doulut et Sandrine Larbeau, *Les 473 Déportés juifs de Lot-et-Garonne. Histoires individuelles et archives*, Après l'oubli – les fils et filles des déportés juifs de France, 2010.

sur des questions d'identité et de mémoire, à l'ombre de remarquables figures tutélaires. Elles sont si nécessaires, ces grandes figures, quand tout est arrachement aux lieux connus – Sarreguemines, berceau des Cohn, Sarre-Union, berceau des Wolff – et aux gens aimés, dans une ambiance de menace que les adultes ne parviennent pas à masquer totalement.

La première de ces figures est celle du père, Sémi Cohn, qui ne reviendra pas. Son absence est physique, psychologique (on n'en parle pas, ou pas vraiment bien, car il y a eu séparation avant-guerre), symbolique (son nom devient synonyme de danger à l'heure du recensement des Juifs). Ce père, résistant à Paris, arrêté, déporté et mort à Auschwitz, vu une seule fois, un quart d'heure, sur le quai de la gare de Neufchâteau (Vosges) : « *Ce quart d'heure à nous deux qui a scellé notre union bien plus ardemment que ne l'aurait fait une vie entière, en l'installant sur la plus haute marche du piédestal de mon cœur. Il reste [...] déifié à cette place.* »

La deuxième figure protectrice est celle du grand-père maternel, Jules Wolff, « *figure exemplaire* » qui lui fait sentir qu'il est « *aimé et protégé* » et qui l'entoure d'affection, avec son épouse, Anna, et ses deux filles, Paulette et Jacqueline, dite « *Coco* », à Saint-Ouen-Lès-Parey, dans les Vosges, durant ces deux années où Jean Michel et sa mère – involontairement prise dans le tourbillon de l'exode et dirigée, seule, vers Souillac dans le Lot – sont séparés.

La troisième figure est celle d'Henri Hospital qui, en août 1942, alors que Jean Michel retrouve sa mère et son père adoptif à Agen, est l'ami protecteur de toutes les heures sombres, avec son épouse Jeanne, et leur fille Gisèle : leur foyer « *deviendra sa seconde famille* ».

La mère est bien entendu un cas à part, au statut irremplaçable, comme toutes les mères. Elle fait preuve dans ces années-là d'un « *courage exemplaire* ». Depuis Agen, elle organise avec son futur mari, Samuel Iacarcaner, un stratagème incroyable pour faire franchir la ligne de démarcation à Jean Michel et le ramener à Agen auprès d'elle, sous le faux nom de Nivet.

Les événements qui jalonnent les vies chavirées de ces familles sont scandés par l'immense traque, obsédante et monstrueuse, qui menace tous les Juifs, où qu'ils soient. Mais ce qui ressort aussi de ce récit, c'est la très longue liste de ceux qui, partout, les aidèrent, du cheminot au préfet, en passant par l'émigré italien et l'évêque, dont les actions sont précisément rapportées. Comme le dit si bien l'auteur, « *se tisse autour de nous une véritable toile de protection dont les mailles les plus fermes sont celles de la famille Hospital* ».

Jean Michel grandit, les dangers grandissent aussi, il les perçoit. La fin de la zone libre marque définitivement la fin des libertés et la montée des dangers. Ce faisant, il a 7 ans, il prend aussi conscience de sa judéité : « *Je sais maintenant que je suis juif.* » Ce sentiment d'appartenance s'inscrit dans ce contexte de double sentiment de danger et de bouclier protecteur. Début 1943, Jules, le grand-père révérend est arrêté par les Allemands à Saint-Ouen-Lès-Parey, interné à Écrouves puis déporté à Auschwitz. La grand-mère, Anna, est victime d'un accident cérébral qui la terrasse. Un peu plus tard, la tragédie continue, avec l'arrestation de Paulette et de Coco par des gendarmes français. Anna meurt, loin des siens.

Mais à Agen, miracle, c'est dans ce contexte de danger permanent qu'un jour un employé de la préfecture vient les

avertir, « *de la part de monsieur le préfet* », de l'imminence d'une rafle ! De fait, le nouveau préfet, Louis Tuaille, ancien sous-préfet de Neufchâteau où il a connu Samuel Iacarcane, lui garantit qu'il peut compter sur son aide, à laquelle ce dernier fera en effet appel. « *À la traque nous répondons par un sens de plus en plus aiguisé de l'instinct de conservation.* » « *On change de nom, on fait établir un certificat de baptême catholique, on évite le recensement, mais aussi on s'engage dans la Résistance.* »

Puis, c'est la Libération. L'enfant assiste à l'explosion de joie, à la liesse populaire, mais il est aussi présent quand des femmes ayant frayed avec les Allemands sont tondues en public ; il retrouve ses deux tantes, revenues des camps mais enfermées dans un silence douloureux. Un autre cousin a aussi été déporté, comme le grand-père Jules. Mais du père, pas de nouvelles, et ce ne sera que bien plus tard que l'on saura que, évadé de son stalag puis résistant à Paris, il a été arrêté, interné à Fresnes puis envoyé à Drancy pour être déporté par le convoi n° 47 du 11 février 1943. Lui aussi a donc définitivement disparu.

Mais, dès l'avant-propos, l'auteur pose, en complément de la problématique de la mémoire, celle de la transmission de cette histoire à son fils, à ses petits-fils. Aussi paradoxal que cela paraisse, le petit garçon avait une très longue vie à raconter, bien trop lourde pour un enfant, et d'innombrables souvenirs, pour se construire, se défendre, trouver une cohérence, combler les pertes. Aux moments essentiels du récit reviennent, quatre fois, l'expression « *gravé en moi* », trente-sept fois le mot « *mémoire* », et soixante-et-une fois le mot « *souvenir* »... L'enfant n'a rien noté, mais tout est là « *qui s'est tissé dans une cote de maille qui a résisté au*

temps», avec le sentiment d'«*une immense reconnaissance*» pour tous les Justes anonymes.

Cet enfant persiste, avec les paradoxes dans lesquelles il a été obligé de vivre ces événements qui l'ont imprégné. Comment, en effet, demander à cet âge de renoncer à son identité en raison du danger qu'elle constitue, puis l'enjoindre à la reprendre ?

Cet enfant étonnant nous apprend beaucoup, sur lui, sur nous, sur la Shoah mais aussi sur la possibilité qu'a l'homme de choisir et de faire le bien.

*Bernard Reviriego**

* Ancien conservateur en chef des Archives départementales de la Dordogne et auteur de *Les juifs en Dordogne, 1939-1944*, éd. Fanlac, 2003.

Avant-propos

«*Et ça, tu m'as jamais raconté!*», cette constatation faite si souvent par mon fils Stéphane à l'évocation de quelques-uns de mes souvenirs d'enfance est à l'évidence à l'origine des pages qui suivent. D'autant plus qu'à leur tour, Alex et Jules, mes petits-fils, n'ont pas manqué d'en rajouter une couche. Et en me réclamant régulièrement ce qu'ils appellent «*mes anecdotes*», ils ont fini par me demander de les coucher sur le papier. Il n'en fallait pas plus pour lancer ce devoir... de mémoire.

Ces «*anecdotes*» ne sauraient en aucune sorte être des Mémoires au sens habituel du terme, celles qu'écrivent, le plus souvent avec talent, d'authentiques auteurs qui les ont prévues de longue date et qui ont identifié tout au long de leur vie les divers épisodes qu'ils peuvent ainsi raconter avec exactitude.

Rien de tel ici. Ce sont plutôt des souvenirs ancrés en moi depuis plus de soixante-dix ans, souvenirs qui se transforment actuellement en un véritable exutoire, où tout ce qui est dit

correspond à ce que j'ai conservé dans ma mémoire d'aujourd'hui, à tout ce qui s'est tissé dans une cotte de mailles qui a résisté au temps, même si elle comporte quelques vides qu'on peut qualifier de trous de mémoire. À la vérité, je ne pense pas que ces quelques manques nuisent à l'ensemble de l'histoire ou la dénaturent. Ils concernent des dates ou des lieux approximatifs, voire inexacts, au sein desquels le reste, c'est-à-dire l'essentiel s'est déroulé tel que je le raconte. Ces manques concernent aussi des faits certainement annexes, le nom oublié de certains protagonistes, dont j'espère que leurs ayants droit n'en prendront pas ombrage, d'autant qu'il s'agit le plus souvent de personnes qui ont, d'une manière totalement spontanée et désintéressée, participé à de dangereuses actions de sauvetage. Ils peuvent être fiers de ce qu'ont fait ces Justes anonymes, comme je le suis d'eux. Leur nom écorné malgré moi, parfois même totalement modifié ou réduit à une simple initiale, n'entame en rien la beauté de leurs gestes et ne peut pas m'empêcher d'évoquer le rôle majeur qu'ils ont joué dans cette entreprise et l'immense reconnaissance que je ressens à leur endroit.

Cette histoire est donc toute de vérité, une histoire sortie d'une mémoire, bien plus que des Mémoires. Certains faits en sont directement issus, ce sont ceux que j'ai vécus, qui vivent encore en moi et que j'ai conservés au plus profond de mon être ; je peux donc en garantir formellement l'authenticité. D'autres me reviennent d'une manière plus vague, prenant aujourd'hui des contours moins définis, vraisemblablement parce qu'ils proviennent d'histoires qui m'ont été rapportées par des tiers, famille, proches ou amis, que ce soit au moment même des faits ou plus ou moins longtemps après. Dans certains de ces cas, ces événements

que j'avais plus ou moins enfouis se sont réveillés plus tard, d'une manière imprévisible ou inexplicable, comme s'ils avaient été verrouillés quelque part en moi pour resurgir à un moment plus opportun. La concordance entre les témoignages qui m'ont été rapportés et le souvenir que j'en conserve, si minime soit-il, contribue à l'établissement de la vérité et permet de lever l'essentiel des doutes. Il reste enfin, quand ma propre mémoire est totalement et définitivement défaillante, la seule narration de ceux qui ont participé, souvent de très près, à cette aventure ; de ceux-là, je n'ai gardé dans ce récit que ce qui m'a paru être absolument fiable, soit par des recoupements venus d'autres sources qui en ont permis une légitime validation, soit parce que ceux qui m'ont fait ces révélations furent souvent les auteurs de ces faits d'armes et que leur courage, en même temps que leur honnêteté et leur modestie, sont autant de gages de confiance et de véracité.

Prologue

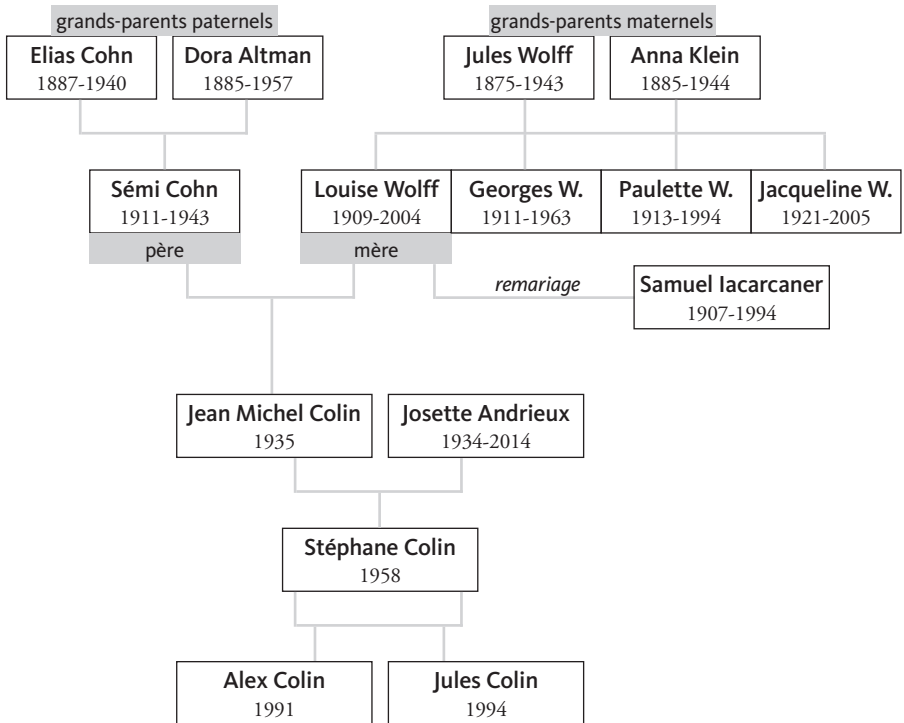
Deux images trottent sans arrêt dans ma tête; toutes les deux, elles se déroulent sur un quai de gare.

La première se situe en juin 1940, après ces premiers mois auxquels l'Histoire a laissé le nom de « drôle de guerre ». J'ai 5 ans et des poussières. L'exode nous a chassés de notre Alsace natale vers les Vosges, où mes grands-parents avaient pensé pouvoir trouver un refuge plus sûr. Nous y sommes depuis quelques semaines, dans une petite bourgade, Saint-Ouen-lès-Parey. Mon père est « à la guerre » et on nous annonce que le train de son régiment va passer en gare de Neufchâteau, à une vingtaine de kilomètres de là, et qu'il pourra me voir quelques instants. Quelle aubaine pour moi que d'approcher enfin cet être inaccessible qui a quitté le foyer depuis belle lurette, cet homme dont on ne m'a pas dit que du bien, cet homme que je ne connais pratiquement pas, ce père presque irréel pour un gamin de mon âge qui ne sait pas encore qu'il va, pour la première et la seule fois, fixer définitivement dans sa mémoire naissante une image qui ne

le quittera plus jamais ; celle d'un père qui ne fait que passer et avec lequel il va avoir une rencontre d'à peine quelques minutes. Que nous disons-nous ? Pas un mot de cet instant unique n'est resté dans ma mémoire ; je garde seulement le souvenir de ce militaire proche de la trentaine, sur les genoux duquel je me suis installé, seul avec lui dans le compartiment de ce wagon ; il ressemble aux photos que j'ai vraisemblablement déjà vues de lui – image qui m'accompagnera tout au long de ma vie –, avec ses yeux pâles, pleins de douceur, ses cheveux clairs, déjà clairsemés et son habit de soldat un peu gradé qui m'en fait d'emblée un héros et qui me gonfle de fierté. Le temps de cet instant est passé très vite, mais il dure encore, souvenir inaltérable, d'autant plus que c'est pratiquement le seul que j'aie pu conserver... J'avais eu alors l'impression que c'était la première fois que je le voyais. Ce fut aussi la dernière.

Le deuxième quai de gare, c'est celui de Chaumont, petite ville de Champagne. On est en août 1942, en zone occupée, et l'enfant juif que je suis est tout aussi menacé que ses grands-parents et ses deux tantes qui se sont installés depuis plus de deux ans dans leur village vosgien. Ma mère, qui a pris le chemin de l'exode sans avoir eu le temps de me prendre avec elle, se retrouve à l'autre bout du pays, en zone libre, espérant bien me récupérer le plus vite possible. Facile à dire ! Mais difficile à réaliser dans les conditions du moment, à la fois périlleuses et exigeant des ressources financières. Il lui faudra deux bonnes années pour trouver les fonds et la personne idoine, Raymonde, qui sera prête – moyennant finance – à courir le risque d'aller chercher ce gamin de 7 ans et de lui faire passer la ligne de démarcation sans qu'on lui demande de baisser son pan-

talon. C'est donc à Chaumont que m'amène mon grand-père Jules pour me confier à Raymonde. Je vous raconterai sûrement plus loin par le menu que ce long voyage se passe finalement bien. Mais pour l'heure, restons dans l'instant présent : nous avons quitté Saint-Ouen ensemble, grand-père et moi, pour ce voyage vers Chaumont ; peut-être à peine une heure de train, le temps de se dire quelques mots gentils entrecoupés des conseils d'usage : « *La dame qui vient te chercher, tu dois l'appeler "maman", lui dire "tu" et la laisser répondre à ta place si des Allemands ou des gendarmes te posent des questions.* » Et puis, l'arrivée en gare de Chaumont, Raymonde est là, belle dame blonde qui me prend maternellement dans ses bras. Grand-père me renouvelle toutes ses recommandations, m'embrasse tendrement et nous accompagne vers le train qui doit m'emmener vers la liberté. Lancé de notre compartiment, un regard plein d'amour et de larmes pour ce si cher aïeul... Ce sera le dernier.



Table

Préface	9
Avant-propos	15
Prologue	19
Mes premières années	23
L'enfant de la guerre	37
La Libération	177
Une vie normale?	199
1945-2015, d'hier et d'aujourd'hui	221
Épilogue	241
Tout peut recommencer: 15 février 2015	245
Remerciements	251